

7 è< Í0\$&(&(/R`0≤•3%3, B7x7x7x7x(7†.7E7E"7•x6>:8h 8à8û\*8»614B  
Salut chrétien et dignité de l'enfant:  
Jalons pour une théologie de l'enfant

par

Jacques Gauthier

### Introduction

"Deux mille ans avant Jésus Christ, un prêtre égyptien gravait la phrase suivante sur l'une des Pyramides : "Notre civilisation atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde est certainement proche". Je ne pense pas que les enfants écoutent plus leurs parents aujourd'hui; chose certaine, la fin du monde n'est pas encore arrivé.

L'enfant, dans nos sociétés occidentales, a une valeur en soi; il est reconnu comme personne, bien qu'il n'échappe pas aux intérêts de la société de consommation. Il a été l'objet de maintes études en sciences humaines, pensons aux travaux de Montessori, Piaget, Dolto. On pourrait même dire que le XX<sup>e</sup> siècle est le siècle de l'enfant. N'a-t-il pas des droits reconnus officiellement par la majorité des pays! Plusieurs parlent même des droits du fœtus. C'est devenu politiquement rentable de parler de l'enfant et de la famille, à cause surtout du phénomène de la dénatalité. Nous pouvons donc dire que l'enfant est à la mode aujourd'hui. On en parle un peu partout dans les sciences, mais en théologie, c'est le silence, ou presque. Bien sûr, il y a la page de l'Evangile où l'on voit Jésus qui accueille les enfants pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils signifient: gratuité du salut, modèles pour les croyants, signes du Royaume. Mais il n'y a pas à proprement parler une théologie de l'enfant où l'enfant est reconnu en tant que tel, en tant que personne humaine.

Plusieurs Pères de l'Eglise et théologiens n'ont retenu que le côté symbolique de l'enfant, ou ils n'ont vu en lui qu'un adulte en puissance. En relatant son enfance au début de ses confessions, Augustin écrit: "Ce qu'il y a d'innocent chez l'enfant, c'est la faiblesse de ses organes, mais son âme, non pas"! Pour Augustin, nous sommes conçus dans l'iniquité, aussi n'est-il pas tendre envers le corps, le plaisir, la sexualité, la femme, l'enfant, le mariage. Pour lui, les enfants perdent leur innocence dès la conception, ils naissent dans le péché originel, d'où l'importance de baptiser les enfants.

De son côté, Thomas d'Aquin parlera de l'enfant d'une façon plus positive, mais toujours en lien avec des questions touchant le péché originel, le baptême, la condition dans laquelle seraient nés les enfants au paradis, c'est-à-dire à des questions qui n'ont guère d'intérêt aujourd'hui. Quand on regarde les textes des conciles, ceux de Vatican II compris, on parle surtout de l'enfant en lien avec le rôle des parents et des éducateurs. On est fidèle en cela à la Tradition, entre autres à Jean

Chrysostome, qui a écrit vers 393, un traité sur l'éducation des enfants. Il compare l'âme de l'enfant à une cité que l'on doit gouverner avec respect en éduquant les cinq sens qui sont les portes de la cité. "L'âme de l'enfant est une cité, une cité récemment fondée et organisée, une cité ayant des citoyens arrivés récemment et qui n'ont aucune expérience". Il faudra attendre Paul VI pour avoir des textes qui parlent de la place de l'enfant, en fonction de ce qu'il est; j'en donne deux exemples. Il déclare, lors d'une allocution donnée le 28 juin 1978 au responsable de la coordination de l'Année internationale de l'enfant, que "tout enfant a le droit de vivre pleinement son enfance et d'apporter une contribution originale à l'humanisation de la société, à son développement et à son renouveau". Au no 71 de son exhortation *Evangelii nuntiandi*, il affirme que l'enfant, à cause de la dignité qui vient de ce qu'il est, peut devenir l'évangéliste de ses parents. "Les parents non seulement communiquent aux enfants l'Évangile mais peuvent recevoir d'eux ce même Évangile profondément vécu".

La pensée de l'Église sur l'enfant a évolué, comme la société. La première étape d'une théologie de l'enfant consistera donc à partir à la recherche de l'enfant à travers l'histoire. Après un survol historique sur l'enfant, le théologien peut, en une deuxième étape, interroger les données bibliques éclairées par la critique exégétique, surtout l'attitude de Jésus envers les enfants, et dégager un humanisme théologique qui tient compte de la personne humaine, dans la ligne de Vatican II. Cet humanisme théologique est le troisième jalon d'une théologie de l'enfant qui aborde l'âge de l'enfance comme d'une poétique. Il questionne les défis que posent la famille, la société, l'école, aux enfants d'aujourd'hui. Ce questionnement se fait dans le cadre d'une théologie pratique qui privilégie la recherche-action pour mieux cerner les besoins des enfants des sociétés occidentales d'aujourd'hui.

Le sens que nous donnons au mot enfant dans cet article est l'être humain, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui vit dans l'âge de l'enfance, c'est-à-dire ce temps de la première période de la vie humaine qui va de la naissance à la puberté, soit vers 12 ans pour les filles et 14 ans pour les garçons. L'accent est donc mis sur l'âge de l'enfant et son développement physiologique.

## I - A la recherche de l'enfant

Partir à la recherche de l'enfant en empruntant les chemins de l'histoire, c'est brosser un portrait de la famille où l'enfant est oublié, bafoué, toléré, reconnu, valorisé. C'est jeter un regard sur les principales civilisations patriarcales qui influencèrent l'Israël biblique, notamment la Mésopotamie, l'Égypte, la Grèce et Rome, pour remonter rapidement jusqu'à nos jours avec la Convention des droits de l'enfant.

### L'enfant des sociétés patriarcales

Les historiens qui se penchent sur l'histoire de la vie privée et de la famille remarquent que l'avenir de l'enfant est modelé en fonction de son

devenir d'adulte, cet avenir étant différent pour un garçon ou pour une fille. Ils montrent que la différenciation sexuelle a des conséquences sociales majeures pour l'enfant, conséquences qui vont laisser des traces jusque dans nos sociétés contemporaines.

Cette histoire remonte de loin. André Chouraqui remarque qu'à l'époque nomade, la famille biblique, comme chez les autres peuples du Proche-Orient, "est endogamique, patrilinéaire, patriarcale, élargie et polygame... Le père, comme le Dieu qu'il adorait, avait tous les droits sur les hommes et les femmes de sa maison. Dans certaines circonstances, il peut vendre ses enfants ou les offrir en sacrifice".

Une théologie de l'enfant qui puise aux sources de l'histoire doit questionner l'organisation de la société patriarcale traditionnelle, fondée sur la parenté par les mâles et la puissance paternelle, et chercher quelle est la meilleure structure pour la reconnaissance de l'enfant, surtout la fille, en tant que personne. La théologie féministe peut être ici d'un précieux recours.

Le sens que nous donnons au mot patriarcat dépasse la famille; il désigne "toute structure sociale qui prend sa source dans le pouvoir du père", qui, à l'occasion, est aussi roi et guerrier. Le patriarcat se nourrit de stéréotypes sexuels et s'appuie sur la répartition des rôles et des fonctions de l'homme et de la femme. Le pouvoir appartient aux hommes et est surtout transmis aux garçons qui ont le droit de vote.

Compte tenu de la culture et de l'époque, le patriarcat est sanctionné dans la Bible par un Dieu représenté surtout comme un mâle, d'où la soumission des femmes et des enfants aux hommes. Maintenir cela aujourd'hui, c'est "devenir idolâtre, au sens fort que prêtait la Bible à ce terme, c'est-à-dire enfermer Dieu dans une image façonnée par les hommes, mensongère, gonflée par leur soif de domination, mais rapetissée à la mesure de leurs préjugés".

Pendant des siècles, l'Eglise a joué un rôle de soutien à la société patriarcale et à la puissance paternelle, fondement du bon ordre dans la famille, en justifiant l'inégalité de l'homme et de la femme par une interprétation négative des récits de la création aux premiers chapitres de la Genèse fondée sur le mythe d'Eve produite de la côte d'Adam (Gn 2). Les Pères de l'Eglise expliqueront cette inégalité "comme une déficience de nature et une conséquence de la culpabilité d'Eve, mettant au compte des femmes toutes les tribulations du genre humain depuis la faute originelle". Cette interprétation des Pères est heureusement révolue, mais elle a laissé des séquelles dans la théologie subséquente. Il y a encore du chemin à faire. "Les structures et les institutions sociales et ecclésiales, qui s'interinfluencent, ont une conversion à opérer pour promouvoir un statut égalitaire entre l'homme et la femme afin d'instaurer des conditions favorables à la paix et à l'harmonie plutôt qu'à la violence".

Cette conversion se fait déjà dans l'exégèse des textes de la Gn compris dans l'optique de l'altérité des sexes, de la femme et de l'homme, égaux en dignité et en destinée, d'où jaillit l'enfant qui est un appel à la beauté

et à la tendresse. Plus cette conversion s'opérera, plus l'enfant sera respecté pour ce qu'il est, un être différent et non plus confondu avec celui de l'adulte.

Le sentiment de l'enfance

L'enfant, n'ayant pas de place réel dans ce monde patriarcal, il ne faut pas s'étonner qu'il n'y ait pas de représentations de l'enfance dans l'art et la littérature, comme l'a démontré Philippe Ariès qui s'est intéressé à l'art médiéval. Dans les peintures d'enfants, l'enfant est représenté sous les traits d'un adulte miniaturisé. Le XVIIe siècle marquera une étape importante dans l'évolution du sentiment de l'enfance. Les artistes feront des portraits de l'enfant représenté seul, pour ce qu'il est en tant qu'enfant, comme le montre des oeuvres de Rubens, Van Dyck et Lebrun, entre autres.

Les travaux de Philippe Ariès ont donc montré qu'il a fallu attendre seize siècles pour que le sentiment de l'enfance ne commence à poindre dans le monde occidental.

Au Moyen Age, au début des temps modernes, longtemps encore dans les classes populaires, les enfants étaient confondus avec les adultes, dès qu'on les estimait capables de se passer de l'aide des mères ou des nourrices, peu d'années après un tardif sevrage, à partir de sept ans environ. Dès ce moment ils entraient d'emblée dans la grande communauté des hommes, partageaient avec leurs amis, jeunes ou vieux, les travaux et les jeux de chaque jour. Le mouvement de la vie collective entraînait dans un même flot les âges et les conditions, sans laisser à personne le temps de la solitude et de l'intimité. Dans ces existences trop denses, trop collectives, il n'y avait pas de place pour un secteur privé. La famille remplissait une fonction, elle assurait la transmission de la vie, des biens et des noms, elle ne pénétrait pas loin dans la sensibilité.

A la fin du XVIIe siècle, le sentiment de l'enfance va surtout se développer par le souci éducatif de l'école plus accessible et disciplinée, bien que l'école soit réservée aux garçons, les filles allant surtout au couvent pour s'instruire. Les ordres religieux, comme les Jésuites et les Oratoriens, deviennent des ordres enseignants réservés surtout aux enfants. L'enfant va cesser d'être mélangé au monde des adultes et va désormais apprendre la vie dans le vase clos des écoles où la discipline règne en maître. Ce souci de l'éducation va transformer peu à peu la société. La famille, plus privée et solidaire, va devenir davantage un lieu d'affection, les parents s'intéressant aux études de leurs enfants. La famille n'est plus autant liée à la vie de la rue, elle devient plus intime, chaque pièce de la maison étant indépendante; apparaît alors le souci du confort, de l'hygiène et de la santé physique.

Le sentiment de l'enfance se développe avec le sentiment de famille. Mais au XIXe siècle on verra une régression quand des enfants du milieu populaire iront travailler dans les usines des bourgeois, c'est l'avènement de l'ère industrielle. Comme au Moyen Age, plusieurs enfants du XIXe

siècle passeront très tôt du côté des adultes.

Ce n'est que tout récemment, au regard de l'histoire, que l'enfance a acquis son "droit de cité", grâce surtout à l'émergence des sciences humaines, comme la pédiatrie et la psychanalyse, qui se consacrent aux problèmes de l'enfance, et grâce aussi au mouvement d'émancipation des femmes qui a remis en question les fondements de la société patriarcale et de la famille, créant une différenciation entre l'homme, la femme et l'enfant. Une sensibilisation nouvelle de la société, visant à protéger l'enfant par des lois, va se manifester de plus en plus. Au XXe siècle, l'enfant va devenir un sujet de droit, parce qu'il a des besoins particuliers à respecter, étant un être en développement, vulnérable et dépendant.

Les droits de l'enfant

L'Etat va s'interdire longtemps de contrôler l'exercice de la puissance paternelle. Des textes du Code civil, qui datent de Napoléon, disaient explicitement que la puissance paternelle donnait aux pères le droit de faire emprisonner leur enfant. Dans plusieurs pays, comme en France, le droit des enfants a évolué très vite. Ainsi, en 1970, l'autorité parentale remplace la puissance paternelle. On passe donc du paternel au parental, consacrant devant la loi l'égalité des deux parents. En 1972, la réforme de la filiation proclame aussi l'égalité des enfants. Au Québec, on retrouve cette réforme dans la Charte des droits et libertés qui inspire la loi de protection de la jeunesse.

L'Organisation des Nations Unies (l'ONU) adoptait le 20 novembre 1989, après dix années d'âpres discussions, une convention internationale des droits de l'enfant. Cette convention vient compléter et actualiser la déclaration des Droits de l'enfant de 1959. Elle instaure un instrument juridique garantissant l'application de ces droits. En 1991, près de 150 Etats ont signé la Convention et 75 l'ont ratifiée, s'engageant à adapter leurs pratiques et leurs lois aux exigences formulées sur la base de la Convention.

Si, théologiquement, la place de l'enfant est reconnue, comme nous le verrons plus loin, elle l'est aussi juridiquement par la Convention des droits de l'enfant. Un souffle évangélique passe dans les articles de ce grand document couvrant le statut personnel, familial et civil de l'enfant, en passant par leurs conditions de vie matérielles, morales et spirituelles, sans oublier les risques desquels ils doivent être protégés (exploitation économique, discrimination, rapt, drogue, mauvais traitements, exploitation sexuelle, traite d'enfants, l'emprisonnement à vie).

Une théologie de l'enfant s'enracine dans la Convention des droits de l'enfant, qui est à la fois la reconnaissance de l'égalité de l'enfant en tant que sujet de droit et la reconnaissance de son inégalité en raison de besoins qui lui sont propres, comme l'adoption, l'éducation, le contact avec des parents. Affirmer les droits des enfants, c'est définir les responsabilités des adultes, et "respecter les droits de l'enfant, c'est

affirmer le droit de l'enfant au respect".

## II - Le salut chrétien et l'enfant

A la différence des religions orientales pour qui le salut est en dehors de l'histoire, le salut qu'expérimente d'abord Israël, puis l'Eglise, s'accomplit dans l'histoire du monde et de chaque personne, fut-il un enfant. L'Ancien Testament nous raconte l'histoire du peuple d'Israël relue à la lumière de la relation du peuple avec Dieu comme le Nouveau Testament nous raconte l'histoire du même peuple relue à la lumière de leur relation avec le Christ ressuscité. Dans les deux cas, cette relation réalise un projet de salut dans l'histoire qui, par le fait même, a un sens. Dieu va vers l'être humain gratuitement, celui-ci est appelé à répondre librement, selon son âge, surtout s'il perçoit que ce salut est une ouverture à ses questions, une quête de sens, un approfondissement de ses valeurs et des ses aspirations.

Dans un monde que l'histoire ne cesse de modifier, les textes bibliques nous disent une parole concernant l'enfant qui interroge nos attitudes. La Bible nous révèle que l'enfant est un don de Dieu, créé à son image. Accueilli par Jésus, l'enfant devient un modèle pour les croyants et un signe du Royaume de Dieu. Mais l'enfant a-t-il pour autant sa place dans l'Eglise?

### Un don de Dieu

Dans la culture juive, l'enfant est un don divin, un signe de prospérité, mais on ne le considère pas pour lui-même; l'enfant est vu comme une promesse en réalisation, un potentiel en devenir.

Rarement dans la Bible, l'enfant est considéré pour lui-même. Il est presque toujours celui qu'un couple désire et sa naissance concerne davantage ses parents que lui-même. Ou alors plus tard, lorsqu'il est devenu quelqu'un d'important, on se soucie de savoir quel enfant il a été. Mais l'enfant lui-même, quelle importance a-t-il?

Le nom que l'on donne à l'enfant signifie que l'enfant appartient à Dieu, qu'il est le don de Dieu. Plusieurs noms propres proviennent des verbes "donner" (nathan), tels Jonathan ou Nathanaël. "Qui sont ceux que tu as là? demande Esaü à son frère Jacob. Ce sont les enfants que Dieu a donnés à ton serviteur" (Gn 33, 5). Aussi Dieu se souvient-il de ses enfants qu'il connaît par leurs noms. "Mais maintenant, ainsi parle le Seigneur qui t'a créé, Jacob, qui t'a formé, Israël: Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi" (Is 43, 1).

Dans cette perspective de l'Ancien Testament, la fécondité est synonyme de bonheur, la stérilité étant vue souvent comme un châtement de Dieu (Gn 20, 17-18). La postérité est joie et signe de bénédiction divine. Les enfants sont "la couronne des vieillards" (Ps 17, 6), les fils sont "des plants d'olivier autour de la table" (Ps 128, 3). Le cri de désespoir de Rachel à

Jacob, "Fais-moi avoir un enfant ou je meurs" (Gn 30, 1) - la TOB traduit par "Donne-moi des fils où je meurs" - montre bien l'importance de la fécondité, bien que l'on arrivera à comprendre que la descendance n'est pas la seule façon d'être béni de Dieu.

Dans ce monde où la Tôrah constitue la base de tout enseignement et où les enfants se doivent d'apprendre les commandements, lois, et préceptes, peu de prescriptions s'adressent aux enfants, la Loi étant l'affaire des adultes, même le quatrième commandement "Honore ton père et ta mère" s'adresse aux adultes, puisque ce sont eux qui sont interpellés par les prescriptions du Décalogue. Ce commandement est une invitation à rendre grâce à Yahvé pour le don de la vie. "Ce commandement ne regarde pas tant l'attitude spécifique des jeunes enfants envers leurs père et mère, que celle de tous à l'égard de ceux qui représentent la sagesse et la tradition".

Jésus et l'accueil de l'enfant

Jésus tranche avec la mentalité de son temps en manifestant un intérêt particulier pour l'enfant; il fait plus que les présenter en modèle de conduite religieuse, il les accueille, les touche, les embrasse, comme aucun des prophètes avant lui n'a su le faire, mais sans les idéaliser. Jésus, l'un de nous, vit intensément les sentiments propres à la condition humaine.

"Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. En vérité je vous le déclare, qui n'accueille pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas". Et il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains (Mc 10, 14-16).

Jésus n'a pas laissé de doctrine sur la famille et le mariage, de guide sur la sexualité, de traité sur la manière d'éduquer les enfants. Mais sachant ce qu'est l'enfance, il a su accueillir les enfants, surtout en parler en lien avec le Royaume qu'il prêchait, nous ouvrant les yeux sur notre filiation à Dieu. C'est dans ce sens que les évangélistes vont se servir du thème de l'enfant, illustrant aux adultes le type de comportement à avoir pour suivre Jésus.

"Appelant un enfant, il le plaça au milieu d'eux et dit: "En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez pas et ne devenez comme les enfants, non vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux" (Mt 18, 2-3). Marc précise que Jésus prend le temps d'embrasser l'enfant avant d'expliquer le sens de son geste. Puis Jésus livre son enseignement: "Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même" (Mt 18, 5).

L'exégète Simon Légasse affirme que ce logion, rapporté aussi en Mc 9, 37, en sa partie primitive, "recommanderait la charité envers les enfants: soit les enfants en général, en raison des besoins inhérents à la faiblesse de leur nature, soit les enfants pauvres, voire orphelins, que les disciples devront recueillir chez eux". Une invitation est ainsi lancée aux disciples d'accueillir, sous forme d'adoption, des enfants orphelins ou

abandonnés.

Pour Jésus, chaque être humain est digne d'être aimé, surtout les plus pauvres et les plus petits, comme les enfants. Ce n'est donc pas d'abord par son innocence ou sa pureté que l'enfant a de la valeur; en accueillant l'enfant, Jésus montre que celui-ci a de la valeur en lui-même. La période de l'enfance touche aussi au mystère de Dieu. L'enfant n'est pas un adulte en réduction, c'est quelqu'un que Dieu a appelé par son nom et dont il fait son partenaire.

Un modèle pour les croyants

En accueillant l'enfant, en dépit de ses imperfections, Jésus ne dit pas que l'enfant est parfait, il le présente plutôt comme un modèle pour les croyants. Il va jusqu'à dire: "En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas" (Lc 18, 17). Le ton n'est pas aux conseils que Jésus donne normalement par la formule "si tu veux...". Ici, le ton est celui du commandement qui met en garde les disciples contre leur esprit de suffisance, contre le fait de ne compter que sur leurs forces. Car, pour ce qui est d'entrer dans le royaume de Dieu, nous en sommes incapables par nous-mêmes. "Seule la faiblesse des enfants constitue pour ainsi dire leurs lettres de créance, les autorisant à approcher le Sauveur et à occuper auprès de lui une place à part, avec tous les autres démunis, dans le rayonnement de la bienveillance messianique".

En ordonnant "d'accueillir le royaume comme un enfant", Jésus met l'accent sur le royaume, non sur l'enfant; ce qui l'intéresse avant tout, la Bonne Nouvelle du Royaume qu'il est lui-même. Cependant, en prenant l'exemple de l'enfant, il ne veut pas des disciples infantiles qui ne travaillent pas à développer leurs talents naturels (Mt 25, 14-30). Plus que cela, il veut des disciples qui mettent leur confiance en son enseignement et qui sachent reconnaître leur dépendance vis-à-vis du Père. En ce sens, l'enfant est le type même du croyant, sachant réaliser au niveau symbolique la vraie manière de recevoir le Royaume.

Le réalisme biblique n'est pas porté à idéaliser l'enfant dont on sait bien la faiblesse et les incapacités. Mais c'est ici que l'attitude de Jésus manifeste l'extrême nouveauté du Royaume qui vient. L'enfant comme tous les humbles et tous les pauvres est appelé à part entière à participer au Royaume: sa pauvreté même le place au premier rang des invités au Don de Dieu. C'est sur ce point qu'il devient véritablement un modèle pour tous les croyants. La grâce n'attend pas le nombre des années. Il en découle l'appel à une humilité devant l'enfant et au service qui constituent un aspect essentiel de la pratique chrétienne.

Le croyant est grand par l'esprit de service, mais servir en imitant ce qui est naturel à l'enfant qui a été aimé: la réceptivité, la confiance, l'abandon, la simplicité, l'émerveillement, l'instant présent. N'est-ce pas la foi? Jésus en donna un exemple éloquent lorsqu'il lava les pieds de



ses disciples: "Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie" (Jn 13, 14-15). Les enfants témoignent de la totale gratuité de la démarche divine parce qu'ils n'ont rien et sont encore si peu. Les servir, c'est servir Dieu et bâtir le Royaume.

Un signe du Royaume

Ce n'est pas par son innocence ou sa pureté que l'enfant doit être imité par les disciples de Jésus; c'est parce que théologiquement l'enfant est un signe du Royaume, comme on le rapporte dans Mt 18, 3, qui, d'après Légasse, est le texte le moins suspect de retouches communautaires: "En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez pas et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux".

On ne peut évidemment pas prétendre avoir retrouvé dans cette sentence, même retraduite en araméen, les mots exacts qu'a prononcé Jésus.

Toutefois, avec l'aide des logia parents, l'on est amené à lui attribuer cette affirmation que, pour entrer dans le Royaume des Cieux, l'homme doit revenir métaphoriquement à l'état d'enfant.

L'enfant, bien qu'imparfait, est gratifié de privilèges dans l'ordre du salut parce que Dieu le veut ainsi. Cette conduite ne réside pas d'abord en des qualités morales ou dispositions spirituelles de l'enfant, mais dans le bon vouloir divin. Les enfants, en recueillant les bienfaits de Dieu, témoignent du message original de Jésus:

Le salut vient d'en-haut, il part d'une initiative divine purement gratuite. Nulle justice humaine ne saurait en poser les fondements préalables. Lorsqu'il accorde aux enfants la grâce d'une préférence, Jésus montre qu'il a définitivement rompu avec les convictions antérieures, en restituant à Dieu ce qui lui revient dans l'ordre du salut: la totalité. Les enfants proposent l'attitude à adopter qui est l'enthousiasme à accueillir le Royaume. Ils entrent spontanément, sans résister, dans le mouvement inspiré par la Révélation qui vient d'abord de Jean, puis de Jésus. Se laissant habiter par la Bonne Nouvelle de la Révélation, ils comprennent, selon l'expression de von Balthasar, "qu'un facteur d'enthousiasme au sens théologique du mot imprègne toute la révélation divine", puisque "Dieu effectue réellement ce qu'il nous manifeste par des signes".

Les signes de Dieu provoquent l'enthousiasme des enfants dans Mt 21, 14-16. Après son entrée à Jérusalem, Jésus va au Temple où il chasse les vendeurs, puis, guérissant les aveugles et les boiteux, des enfants, ne retenant pas leur enthousiasme, se mettent à crier dans le Temple, chantant les louanges de Dieu: "Hosanna au Fils de David" (Mt 21, 15). On comprend que les grands prêtres et les scribes s'indignent de cette reconnaissance messianique, ce à quoi Jésus répond par un verset du psaume 8: "Par la

bouche des tout-petits et des nourrissons, tu t'es préparé une louange" (Mt 21, 16).

Les prodiges accomplis par Jésus ne suscitent aucun enthousiasme chez les grands-prêtres et les scribes. Ce Jésus de Nazareth ne peut être le Messie glorieux qu'ils attendent, même s'il accomplit les signes de la venue du Messie: les aveugles voient et les boiteux marchent. Les enfants, n'ayant pas d'idées préconçues, sont plus aptes à accueillir Jésus et son royaume de paix et de justice.

L'hymne de jubilation de Jésus, rapporté dans Mt 11, 25-26 et Lc 10, 21-22, montre encore plus clairement que les tout-petits, à cause surtout de leur innocence et de leur réceptivité, sont plus près du royaume que les sages et les intelligents, enfermés dans leur façon de penser, comme les dirigeants du judaïsme pharisien. "En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit: "Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, c'est ainsi que tu en as disposé dans ta bienveillance" (Mt 11, 25-26).

Le mot tout-petits, nèpoi , désigne des enfants en bas âge, considérés comme des êtres faibles et sans défense, n'usant pas encore de leur raison, simples et sans expérience. Ce terme est associé à celui du nourrisson qui boit encore du lait; il est opposé à la notion d'adulte au jugement stable et à celle des gens instruits, des maîtres, des parfaits. Ceux qui accueillent la Bonne Nouvelle sans calcul leur ressemblent, le Royaume de Dieu leur appartient.

La dignité de l'enfant

Le christianisme, qui se veut fidèle au Jésus de l'histoire, doit prolonger l'attitude d'accueil de Jésus envers les enfants. Karl Rahner développe cette idée en réfléchissant sur l'enfant, d'abord au niveau ontologique, l'enfant étant digne pour ce qu'il est en tant que personne créée à l'image de dieu, ensuite au niveau théologique, l'enfant étant signe du royaume de Dieu.

Aucune religion, aucune philosophie de l'homme ne peut être comparée au christianisme pour la vigueur avec laquelle celui-ci affirme, comme une vérité qui ne souffre pas de discussion, que l'enfant est un être humain, qu'il possède dès le début cette dignité et ces profondeurs abyssales évoquées par le mot "homme.

En donnant le baptême aux petits enfants, l'Eglise reconnaît la dignité de l'enfant. Elle l'accueille dans la communauté des croyants, tout en ratifiant l'innocence du début qui se trouve renouvelée par la re-création venant de la mort-résurrection du Christ. Dans sa troisième catéchèse baptismale, Jean Chrysostome décrit les bienfaits de l'entrée dans l'Eglise que donne le baptême: "Si nous baptisons les petits enfants, bien qu'ils n'aient pas de péchés (actuels), c'est pour que leur soient ajoutés la justice, la filiation, l'héritage, la grâce d'être frères et membres du

Christ, et de devenir la demeure du Saint-Esprit".

Une charge importante incombe à la famille, à l'école, à la communauté chrétienne; apprendre la foi chrétienne à l'enfant pour qu'il devienne ce qu'il a été fait au baptême, un chrétien. Le besoin de formation religieuse de l'enfant est pour les adultes, surtout les parents, un rappel de leur propre besoin de formation. Si l'enfant a besoin de la famille pour grandir affectivement, il a aussi besoin d'elle et de l'Eglise pour grandir spirituellement.

Encore faut-il que la liturgie de l'Eglise, trop souvent statique et cérébrale, soit accueillante envers les enfants, qui sont naturellement ouvert aux symboles, aux rites, aux jeux, d'où la mise sur pied de "liturgies pour enfants" ou de "messes pour familles" qui introduisent les enfants à la célébration eucharistique vécue par la communauté chrétienne. Il n'y a de "messe pour enfants" qu'en vue de la participation plénière à la messe de toute la communauté, comme le montre la Directive sur les messes pour enfants (1973). Reconnaître la dignité de l'enfant, c'est lui faire une place active dans la liturgie chrétienne, correspondant aux coutumes des différents peuples.

La sainteté des enfants

L'enfant, membre de l'Eglise, est saint par le baptême qu'il a reçu. Il est appelé, de par sa dignité d'enfant de Dieu, à devenir ce qu'il est, à devenir ce qu'il mange, c'est-à-dire un autre Christ. Ce thème de la sainteté était déjà présent dans l'Ancien Testament par les noms théophores que portaient les enfants, signes tangibles de leur appartenance à Dieu. Lors de l'audience du 16 mars 1966, Paul VI, s'appuyant sur Vatican II qui a affirmé que tous sont appelés à la sainteté, montre que cet appel s'adresse aux enfants, selon la grâce de leur âge. Cette sainteté, qui est d'être uni à Dieu par l'amour, se réalise sous des formes diverses. "C'est ainsi que la bonté, c'est-à-dire la sainteté d'un enfant, se distingue de la bonté d'un adulte". L'important est de tout donner à Dieu dans le quotidien de son âge. Mais ce qui fait de l'enfant le type de la sainteté, "c'est à la fois son sentiment vécu d'avoir tout à recevoir, et sa confiance absolue que tout peut être donné".

Vatican II, au no 13 de son décret sur l'apostolat des laïcs, reconnaît aux enfants une activité apostolique qui peut mener à la sainteté: "Les enfants ont également une activité apostolique qui leur est propre. A la mesure de leurs possibilités ils sont les témoins vivants du Christ au milieu de leurs camarades".

Pourtant, l'Eglise a très peu béatifié et canonisé des enfants, si l'on excepte le seul adolescent non-martyr Dominique Savio en 1954, le martyr étant un raccourci pour "monter sur les autels". A cet égard, le dernier enfant martyr canonisé est Maria Goretti en 1950. Douze procès de canonisation d'enfants non martyrs, morts avant l'âge de 12-14 ans, sont présentement en cours à Rome. Ce qui fait dire à Thierry Lelièvre: Faut-il être un grand pour être un saint"?

L'Eglise n'a peut-être jamais pensé à la possibilité ou à la nécessité de canoniser un enfant non martyr. Seulement au cours de ce siècle-ci, grâce à l'influence de saint Jean Bosco, convaincu de la sainteté de certains de ses élèves et grâce à l'oeuvre de saint Pie X en faveur de la communion précoce: "il y aura des Saints parmi les enfants" prophétisa-t-il, on a commencé à présenter au tribunal compétent des adolescents d'abord, puis aussi des enfants pour la canonisation.

### III - Un humanisme théologique

Après ce regard sur une théologie biblique de l'enfant, où le salut apparaît dans toute sa gratuité, on peut se poser la question suivante: "L'enfant a-t-il une place dans le discours théologique actuel"? Oui, comme toute réalité humaine, mais de quelle théologie parle-t-on? Pas d'une théologie spéculative qui met l'accent sur l'intellect spéculatif, mais d'un humanisme théologique qui montre comment Dieu se révèle à chaque âge de la vie, qui aborde toute la personne humaine, située dans le temps et l'espace, en lien avec le salut chrétien qui n'est pas mythologique mais historique.

Cet humanisme théologique se situe dans la ligne personnaliste de Vatican II qui place la personne humaine au-dessus de tout. Il culmine dans une théologie pratique qui interroge le réel et qui se laisse interpellé par les préoccupations contemporaines face à l'enfant. Il s'agit, pour reprendre l'expression de Hans Küng, non seulement d'une "ébauche de théologie", mais d'une "théologie en ébauche", c'est-à-dire "une théologie sur l'horizon du monde d'expérience actuel, mais enraciné critique dans le message chrétien".

Cette théologie de l'enfant ne peut être que multidisciplinaire. Sa norme vient de la parole de Dieu dans l'histoire d'Israël et de Jésus, son horizon se trouve dans les expériences de tous les jours que font les enfants d'aujourd'hui, expériences ambivalentes qui ont besoin de l'interprétation chrétienne, donneuse de sens. Plusieurs discours nourrissent cette théologie qui cherche à relire à la lumière de la foi les apports de la culture contemporaine sur l'enfant de ce temps. Il n'y a pas seulement l'enfant des théologiens, mais l'enfant des poètes, des cinéastes, des peintres, des historiens, des philosophes, des psychologues, des sociologues...

#### L'âge de l'enfance

Chaque être humain est un microcosme, un petit univers, qui revit l'histoire du monde à partir de sa propre histoire: naissance, enfance, adolescence, âge mûr, vieillesse, mort. Pour le chrétien, cette histoire est sainte. A chaque âge de sa vie, le chrétien revit l'histoire du salut. Avec le Jésus de l'histoire, que la foi chrétienne nous fait appeler Christ, de par sa résurrection, l'humanité entre dans un nouveau testament, une nouvelle alliance, où l'histoire se mêle plus que jamais au salut. Ce

Fils de Dieu, "né d'une femme et assujetti à la loi" (Ga 4, 4), en vivant les étapes de la naissance et de l'enfance, a conféré à l'enfant une dignité nouvelle, tout en sanctifiant les âges de la vie, comme nous le rappelle saint Irénée.

C'est en effet, tous les hommes, dis-je, qui par lui renaissent en Dieu: nouveau-né, enfants, adolescents, jeunes hommes, hommes d'âge. C'est pourquoi il est passé par tous les âges de la vie; en se faisant nouveau-né parmi les nouveaux-nés, il a sanctifié les nouveaux-nés; en se faisant enfant parmi les enfants, il a sanctifié ceux qui ont cet âge et est devenu en même temps un modèle de piété, de justice et de soumission; en se faisant jeune homme parmi les jeunes hommes, il est devenu un modèle pour les jeunes hommes et les a sanctifiés pour le Seigneur.

Tout commence à la naissance et tout finit à la mort, mais le matin de l'enfance demeure en chacun de nous, jusqu'au soir de notre vie. L'âge de l'enfance n'est pas seulement le point de départ d'une vie, il en est le germe qui accompagne tous les âges. L'enfance est l'expérience marquante de notre vie; une expérience personnelle qui est aussi universelle, bien qu'il n'y ait pas deux enfances identiques. C'est l'âge de la croissance par excellence où l'amour demeure la nourriture essentielle.

L'enfance, c'est "un souffle qui essaie de durer", pour reprendre Guillevic quand il parle de la littérature dans son Art poétique. Ce souffle d'amour bat dans le coeur de l'enfant, créé à l'image de Dieu: "Le Seigneur Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant" (Gn 2, 7). La Bible nous montre que quand Dieu crée l'homme, il se situe toujours au niveau de l'amour, car "Dieu est amour" (1 Jn 4, 8). Ce souffle, que l'on reçoit gratuitement à la naissance, est déposé dans une conscience faite pour aimer. Le petit enfant à la naissance est démuné de tout, il est totalement dépendant, il attend tout des autres pour vivre. Que veut-il et qu'a-t-il à donner sinon de l'amour! Cette conscience d'amour chez le tout petit enfant est plus profonde, plus intime de ce que Freud appelle la "libido", qui est une espèce de force d'amour, Bergson dirait un "élan vital". Sa conscience d'amour, comme l'air pur, sera la source substantielle de tout: les attitudes d'amour, les affections, l'agressivité, la sexualité, le besoin de se perpétuer. Elle lui permettra de mieux passer à travers les âges de la vie "séparés par des crises", qui se situent dans le dynamisme chrétien de la mort-résurrection.

L'éveil religieux des enfants

Dès sa naissance, l'enfant a un espèce de potentiel de confiance qui sera plus ou moins développé selon que le milieu familial est source de vie ou source de mort. La foi religieuse en Dieu et la foi chrétienne en Jésus-Christ se greffent sur cette confiance. L'éveil religieux des enfants confirme la confiance naturelle que les enfants ont en la vie. L'éducation de la foi commence là; aider l'enfant à développer cette confiance

naturelle, même s'il y a eu des échecs. La valeur religieuse renforce tout l'acquis de l'enfant en objectivant sa confiance. Plusieurs études ont d'ailleurs montré que le simple fait pour la mère ou le père de prier auprès de son enfant, puis avec lui, a des répercussions sur ce dernier. En vivant une relation qui respecte et libère l'enfant, les parents, ou d'autres personnes, favorisent l'éveil de la foi religieuse de l'enfant où Dieu est perçu comme une source de sécurité et d'amour. Cependant, on peut se poser la question: "Pourquoi éveiller les enfants à la foi"? Parce qu'ils vivent. Le cardinal Marty, dans une homélie à Notre-Dame de Paris le 14 janvier 1979, affirme que "l'enfant a droit à l'Évangile parce qu'il a droit à la vie, à toute la vie"; "tout enfant est capable de Dieu" "parce qu'un jour Dieu s'est dit dans l'existence d'un enfant", et le cardinal d'ajouter que les parents sont les premiers responsables de l'éveil à la foi, avec l'Église entière; si nous savons écouter leurs questions, "ils réveillent notre espérance".

La vie que les parents transmettent à leurs enfants ne vient pas d'eux, mais de Dieu; c'est en lui que "nous avons la vie, le mouvement et l'être" (Ac 17, 28). Reconnaître avec les enfants que la vie est un don du Dieu créateur, c'est déjà les éveiller à la foi. L'éveil religieux des enfants, c'est de tout mettre en oeuvre pour que les enfants aiment la vie, à partir des événements quotidiens de leurs vies, en lien avec quelques pages de la vie de Jésus. C'est les éveiller à l'intériorité, par l'amour, la prière, la célébration des grandes fêtes chrétiennes qui les situent comme des vivants, dans le temps et l'espace. Éveiller les enfants à la foi, c'est les éveiller à la vie.

Donner le goût de vivre aux enfants, à ce qu'ils font et à ce qu'ils sont, c'est leur donner le goût du Dieu de vie, révélé en Jésus: "Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance" (Jn 10, 10). Cette vie en abondance, fruit de la résurrection de Jésus, est source qui jaillit pour la vie éternelle (Jn 4, 14). C'est de cette espérance, de ce désir, que les parents et les éducateurs doivent surtout transmettre aux enfants, plus par l'exemple que par la parole. L'éveil religieux des enfants, surtout à la maison, est une question d'atmosphère et d'expérience.

La famille transmet un désir, donne le goût, plus que tout autre chose. En reconnaissant devant l'enfant que nous avons eu tort, nous l'ouvrons au pardon. En lui disant que nous sommes imparfaits, nous l'invitons à l'humilité. En priant devant lui et avec lui, l'appel à l'intériorité lui est lancé. En s'expliquant avec l'enfant, nous lui apprenons à s'ouvrir. En voulant vivre l'amour entre nous, nous témoignons du désir d'amour. En aimant l'enfant et l'adolescent pour ce qu'ils sont, nous les préparons à l'autonomie et à l'estime de soi. En transmettant ce qui nous fait vivre, nous préparons l'enfant à trouver ce qui le fait vivre.

Une poétique de l'enfance

Ce qui caractérise le plus l'âge de l'enfance est le jeu. Par cette activité, l'enfant interprète la vie qui l'entoure, réalise l'unité dont il a tant besoin, symbolise ses émotions, imagine des personnages, invente des langages, apprend la socialisation. Le jeu est une détente où l'enfant se recrée en déchargeant les tensions inévitables à l'organisme humain. Aussi le jeu comporte-t-il un élan créateur qui saisit l'enfant au niveau de toutes ses activités, qu'elles soient physiologiques, psychologiques, sociales, morales et spirituelles. Pour Khalil Gibran, le Dieu créateur aime jouer avec les enfants: "Si vous voulez connaître Dieu, il n'est pas nécessaire de résoudre des énigmes. Regardez plutôt autour de vous, et vous Le verrez jouer avec vos enfants".

Le jeu caractérise l'enfance chantée par les poètes. Il est difficile de séparer l'enfance symbolique de l'enfant réel. Il y a toujours le danger de ne voir l'enfant que sur un mode symbolique. Inévitablement, il se produit un glissement de sens vers l'enfance en tant qu'archétype original qui sert de modèles à d'autres archétypes. Jung et Kerényi ont montré que ce grand archétype de la vie commençante apporte à tout commencement une énergie psychique que l'on reconnaît à tout archétype.

Les poètes ont une parole à dire sur l'enfance, une parole qui témoigne de la finitude et de la contingence de la vie humaine qui est au fond une quête de Dieu, une "quête de joie", dirait Patrice de La Tour du Pin en élaborant une "théopoésie". Il est intéressant de noter que ce poète, qui a écrit Une Somme de poésie en trois jeux, a puisé ses images aux jeux de l'enfance. Il choisit ce terme de "jeu" pour désigner la tension de sa quête. Il sait que le jeu a pour but le plaisir gratuit qu'il procure; "le mot même de "jeu" me ramène au plaisir naïf, au natif de l'enfant".

L'enfant que nous avons été, qui demeure en nous, recèle un chant que l'on entend si l'on sait écouter la poésie des premières années. On ne se relève pas de cette maladie qu'est l'enfance, sa blessure s'élargit avec l'âge et devient nostalgie de l'âme. Qui donc mieux que les poètes peuvent nous faire sentir l'enfance comme d'un parfum qui embaume la mémoire! L'enfance est l'ultime recours des poètes.

Cette poétique de l'enfance imprègne tous les âges de la vie d'une lumière douce ou violente. Elle nous quitte un peu quand on grandit, mais elle est toujours présente dans les souvenirs et les images. On n'oublie pas l'enfant que nous étions. On revient toujours à son enfance, ici ou ailleurs, comme on rentre chez soi à la tombée du jour. Elle est la clé de notre vie.

L'enfance est un jardin où l'on puise, souvent à notre insu, une eau originelle cachée au creux des mémoires. C'est de ce fond abyssal, enfance en permanence, immenses solitudes, que les poètes créent des légendes et transcendent l'histoire. L'enfance, c'est le paradis impossible qui ne connaît pas le mot "fin". C'est la porte de sortie des poètes. "Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir... Au jardin de l'Enfance".

Les images des poètes, se rapportant à la grande image archétypale qu'est l'enfance, suscitent un émerveillement qui nous font revivre l'enfance, qui

créent même de l'enfance, puisque les images poétiques produisent de l'être, ouvrant un avenir du langage, comme en témoignent les études phénoménologiques de Gaston Bachelard qui privilégient "la poético-analyse" au lieu d'une psychologie de l'enfant, "on analyse mieux une enfance par des poèmes que par des souvenirs, mieux par des rêveries que par des faits".

On ne raconte pas son enfance. Les artistes peuvent l'écrire, la peindre, la sculpter, la danser, la filmer. Il l'enveloppe d'images pour la rêverie et la souvenance. L'enfance est faite de tableaux qui ont les couleurs de la solitude, de la joie, de la douleur, de la beauté, de l'espoir, de la mort. L'enfance est fixée dans l'image porteuse du premier mot, du premier regard, du premier souvenir. A cet égard, le cinéma, à travers les souvenirs des cinéastes comme Truffaut, Bergman, Wenders, reproduit fidèlement les émotions de l'enfance; "l'enfance cesse d'être une simple représentation, un âge de la vie. Elle est un art".

L'enfance: un lieu théologique

Dieu ne se dit bien qu'à travers l'être humain, que sa parole a créé à son image et à sa ressemblance, être de langage comme lui: "Dieu dit: "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance" (Gn 1, 26). L'enfant peut être un lieu théologique qui dit Dieu par ce qu'il est, dans les modalités qui caractérisent son âge, à travers les joies et les peines de sa condition d'enfant. Pour le croyant rien n'est profane, il n'y a aucun aspect de l'être humain où Dieu puisse se dire.

Les croyants sont invités à devenir "comme des enfants", selon le commandement de Jésus. Cela suppose un retournement des valeurs, une conversion, dont l'aspect principal est le changement de l'orgueil en humilité, de la force en douceur, de la suffisance en simplicité. Cela se traduit, entre autres dans la famille, par la conversion de l'autorité parentale ou du pouvoir en service auprès des enfants, qui sont à la fois ni bons ni mauvais, seulement imparfaits, comme les parents. "Dans la mesure où l'enfance et la vieillesse sont des âges de grande dépendance, l'âge adulte est l'âge du grand service. L'enfant met donc - remet donc- l'adulte à sa place, c'est-à-dire à son service".

L'enfant, cette autre différence, signifie à l'adulte que la vie est donnée, qu'elle ne leur appartient pas, qu'elle vient de l'Autre. Il symbolise que l'amour seul est créateur, l'amour qui prend le risque de projeter les adultes au-delà d'eux-mêmes, et dont la source est en Dieu. Dieu parle à travers l'enfant. Il faut donc être à l'écoute de l'enfant, ce qui suppose un véritable aménagement dans la façon dont on gère son temps, son amour, pour ou contre l'enfant. Il est étonnant l'enseignement que les enfants pourraient nous apporter si seulement nous nous mettions à leur écoute. Ils peuvent être nos maîtres, car en eux il y a comme une intuition du bonheur, une promesse qui les habite, une volonté de durer éternellement, une conscience d'avoir le secret de la vie, une intelligence qui comprend en aimant, un appel à l'amour, quelque chose comme de l'éternelle enfance de Dieu.



L'enfant amène mystérieusement l'adulte à placer sa force, non dans les richesses périssables, mais dans l'amour de Dieu qui ne périt pas.

L'adulte devient alors le véritable enfant selon l'Évangile, c'est-à-dire le pauvre en esprit, déclaré bienheureux parce qu'attendant tout de Dieu, ainsi le Royaume est à lui (Mt 5, 3).

La "petite" sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a très bien indiqué les balises de cette pauvreté en esprit qui est la voie d'enfance spirituelle. Cette voie se vit au présent, en écartant tout infantilisme; elle puise son inspiration dans l'enfant de la Crèche. Noël est la révélation de Dieu dans un visage d'enfant; Dieu se fait visage en l'être humain son image. Et comme le dit si bien le moine Yves Girard: "Dieu a choisi de miser sur l'enfance et ce rêve est devenu vocation de l'homme".

Une théologie pratique de l'enfant

C'est moins contraignant de parler de l'enfance comme d'une poétique et d'un lieu théologique, de ne voir que l'enfant symbolique des artistes et d'oublier les enfants concrets, influencés par l'héritage génétique de leurs parents et par l'héritage culturel de leur milieu. Il y aura toujours une dichotomie entre l'enfant des poètes et l'enfant des historiens, l'enfant des théologiens et l'enfant des sociologues, d'où l'importance d'une théologie pratique de l'enfant qui s'articule à partir de la situation réelle de l'enfant.

Cette théologie pratique, où prédominent l'action, la transformation, s'inspire de l'Évangile et s'intéresse au comment se vit le salut chrétien face à l'enfant. Jésus n'a pas changé les structures de la société de son temps, il s'attaque plutôt au changement de modèles de comportement. Il transforme le cœur de l'être humain en inaugurant un nouveau type de relation fondé sur le don de soi et le respect de l'autre. Cette grande utopie de Jésus est sans cesse à reprendre quand on se situe devant l'enfant. Nous connaissons les abus, sexuels et autres, dont celui-ci est victime aujourd'hui.

Se pose alors un regard critique sur les pratiques sociales envers les enfants de nos sociétés de consommation, spécialement les enfants de la rue, les enfants mal aimés, les enfants battus, les enfants stressés, c'est-à-dire tous les enfants qui ne sont pas respectés dans ce qu'ils sont.

Une théologie pratique de l'enfant, qui est un vécu de justice, concentre ses efforts d'abord aux enfants victimes de négligence, de mauvais traitements. Ces enfants viennent surtout des familles où l'on souffre "de pauvreté, d'isolement, de chômage ou de surcharge de travail". Le remède n'est pas tant de placer les enfants en famille d'accueil "que de lutter contre la pauvreté". Par exemple, on retrouve à Montréal de plus en plus d'enfants qui arrivent en classe le matin sans avoir mangé. Le droit de l'enfant au respect implique une responsabilité sociale, lutter contre cette pauvreté matérielle qui se double d'une pauvreté psychologique.

Les enfants vivent dans une société confuse où les valeurs changent rapidement, où un nouveau rapport homme-femme tente de s'établir, entre

autres par une redéfinition de la maternité et surtout de la paternité. Ils sont souvent les premières victimes de la "crise" des couples et des familles; stressés et esseulés, ils doivent adopter des comportements adultes alors qu'il n'y est pas préparé. Ce sont ces enfants qui, selon les statistiques, effectuent le plus grand nombre d'appels aux centrales d'écoute téléphoniques Tel-Jeunes de Montréal, ce dont témoigne la responsable d'un centre d'écoute téléphonique pour jeunes: "Quand on leur demande s'il y a quelqu'un autour d'eux en qui ils ont confiance, à qui ils peuvent parler, les jeunes ne savent pas, ils ne trouvent pas". Les enfants de parents séparés, de familles monoparentales et reconstituées, peuvent se sentir partagés entre plusieurs parents (droit de garde, de visite, d'hébergement chez l'un ou l'autre des parents), d'autant plus que le père biologique est celui qui s'éloigne le plus souvent de l'enfant. Dans le cas des familles monoparentales, ce sont les familles les plus pauvres, le père biologique ne remplissant pas toujours ses obligations financières, ce qui explique le nombre de jeunes de ces familles à se retrouver devant le tribunal de la jeunesse. Car l'enfant a tant besoin qu'on lui porte attention, qu'on soit disponible pour l'écouter, que le seul moyen pour lui d'attirer l'attention est souvent la délinquance. A cet égard, le mouvement "L'Association des Grands frères et Grandes Soeurs", favorisant le jumelage d'adultes avec des jeunes de 6 à 18 ans, issus de familles monoparentales, répond vraiment à un besoin de plus en plus urgent.

Nous ne pouvons pas comprendre l'enfant, reconnaître ses besoins spécifiques, si nous ne comprenons pas le milieu dans lequel il grandit. Son identité sera tributaire de ce qui lui sera reflété dans son milieu, marqué aujourd'hui par la rentabilité et la performance, l'individualisme et la consommation à outrance. Une théologie pratique qui pose un regard critique sur l'agir chrétien face aux enfants doit réfléchir sur ces réalités contemporaines: l'influence de la télévision sur les enfants, l'enfant-appât de la publicité, l'enfant-roi qui pense que tout lui est permis, l'enfant-performant d'un système scolaire qui mise sur la réussite, l'enfant-trophée des parents qui poussent leurs enfants à devenir grand le plus vite possible.

Plusieurs parents, influencés par la société de compétition et aimant leurs enfants par procuration, veulent des enfants parfaits, intelligents, où le plaisir et le rêve n'ont pas leur place. On veut "réussir" son enfant. C'est l'époque du "superenfant" qui doit apprendre sans cesse, surtout en jouant. Pourtant, il faut laisser jouer les enfants juste pour jouer, leur laisser être poètes, sans qu'ils soient obligés d'être performants.

N'arrivant pas à exceller, l'enfant apprend l'impuissance. Il y a trop de pression et pas assez de plaisir à apprendre, surtout à l'école, ce dont témoigne le biologiste Albert Jacquard.

Il faut échapper aux idées reçues, à l'idée de la compétition, du gain, du

fric et créer auprès de l'enfant l'émerveillement devant ce qu'il est, ce qu'il peut accomplir et devant les autres. Mais on lui dit d'être le meilleur, d'être un gagnant. C'est terrible, puisque ça engendre des perdants et ceux-là croiront à tort qu'ils ont raté leur vie. La course doit se faire non pas contre les autres mais contre soi-même avec l'aide des autres.

L'enfant sera toujours à protéger. Issu de deux adultes qui l'ont mis au monde, il fait partie de ces tiers qui n'ont pas grand pouvoir. C'est peut-être pour cela que Jésus leur accorde une place de choix, comme il le fait pour ceux qui, dans les rapports humains, n'ont pas de pouvoir de force. Une théologie pratique issue de l'Evangile lutte sans cesse contre l'exploitation et l'exclusion de l'enfant.

Si l'enfant est respecté dans ce qu'il est, il apprendra à respecter les autres. Il entamera la construction de la société du troisième millénaire en se référant nécessairement à ce qu'il est. Il bâtira un monde juste s'il a été traité en équité. Il sera pour l'humanité un germe de renouveau s'il a su percevoir l'amour chez les adultes; un amour fait de respect qui évite toute domination, toute possession, toute fusion.

### Conclusion

Le point d'ancrage de toute théologie est le salut apporté par Jésus, le Christ; le problème vient de ce que nous soyons presque toujours dans une impasse lorsqu'il s'agit de communiquer ce salut dans des mots qui soient compréhensibles pour les gens d'aujourd'hui. La foi doit se dire, mais elle demeure étrangère à la culture contemporaine, reste la condition de témoin au coeur de l'expérience humaine, dont l'amour en est la composante essentielle. L'aventure théologique de Jean-Pierre Jossua, qui débouche sur une théologie littéraire, est un exemple éloquent, lui pour qui "il n'y a pas de Dieu au-delà de l'Amour mystérieux.

Il est donc important de tenir compte de l'expérience humaine pour voir comment le salut apporté par Jésus peut humaniser le monde, libérer l'être humain, améliorer la vie. Ce salut ne doit donc pas être perçu négativement comme un "sauver de" quelque chose où la personne serait passive, surtout à l'heure de la toute-puissance science, mais va dans le sens de la responsabilité humaine où la personne est appelée à s'accomplir à chaque âge de sa vie. "Sauver (Salvare: rendre fort, sain) signifie amener quelqu'un jusqu'au bout de lui-même, lui permettre de s'accomplir". Cela peut se faire si on reformule le salut à la lumière des valeurs de notre époque, et, en ce qui concerne l'enfant, si on tient compte du respect de ses droits.

Dans nos sociétés occidentales où l'enfant a une valeur en soi, nous pourrions penser que la cause de l'enfant est gagnée; cela donne bonne conscience tant que l'enfant demeure abstrait. On parle alors de l'enfant d'une façon symbolique, en lien avec l'enfance. Mais quand il s'agit d'enfants concrets, encombrant les rues et les logements, demandant de l'écoute et de l'attention, la poésie semble bien loin. Quelle place nos

familles, nos cités, nos sociétés riches sont-elles prêtes à accorder aux enfants? Jusqu'où voulons-nous aller dans nos politiques, dans nos projets, dans nos comportements, pour écouter et respecter les enfants? Le droit de l'enfant au respect résume tous les autres droits. Cette notion de respect de l'enfant s'appuie sur une dimension essentielle de l'être humain en tant qu'être de langage, de communication, créé à l'image d'un Dieu qui est aussi un être de relation. L'être humain se définit par le mode de relations qu'il entretient avec lui-même et les autres. En ce sens, l'intérêt de l'enfant est évalué dans son vécu quotidien, dans ses dimensions relationnelles qui sont d'ordre psychologique et affectif. Respecter l'enfant, c'est s'engager pour que l'enfant ait sa place entière dans l'entretien, à sa manière, comme lui permettre de jouer. "Respecter, c'est accepter l'enfant différent, différent de soi, mais aussi toujours différent de l'image que l'on se fait de lui, et là, c'est toute une aventure". Mais c'est le meilleur placement qu'une société peut faire, puisque les enfants sont les promesses de demain.

"Et si l'enfant était le tout dernier refuge de cet univers désemparé qui est le nôtre? Si l'enfant était le dernier mot qui s'accordât avec le mot sacré"?

Résumé

JACQUES GAUTHIER

26 octobre 1991

Salut chrétien et dignité de l'enfant: Jalons pour une théologie de l'enfant

L'enfant a une valeur dans nos sociétés occidentales. Il est devenu un "sujet de droit". Il fut l'objet de maintes études en sciences humaines, surtout en psychologie. En théologie, c'est le silence, ou presque, même si le salut chrétien, suite à l'attitude d'accueil de Jésus envers les enfants, favorise la dignité de l'enfant. Mais il faut que ce salut soit repensé à la lumière des valeurs de notre époque, d'où l'importance de poser quelques jalons pour une théologie de l'enfant qui est essentiellement un humanisme théologique où l'enfant est reconnu pour ce qu'il est, en tant que personne humaine créée à l'image de Dieu. Dans un premier temps, nous allons partir à la recherche de l'enfant en empruntant les chemins de l'histoire, des sociétés patriarcales de la Bible jusqu'à la Convention internationale des droits de l'enfant de l'ONU adoptée en 1989. Nous poserons un deuxième jalon en élaborant une théologie biblique de l'enfant, éclairée par la critique exégétique, où le salut apparaît dans toute sa gratuité et où l'enfant est signe du Royaume. La dernière partie pose la question suivante: "L'enfant a-t-il une place dans le discours théologique actuel"? Oui, s'il s'agit d'un humanisme théologique qui montre comment Dieu se révèle à chaque âge de la vie,

l'enfance pouvant être un lieu théologique et une poétique. Cet humanisme théologique questionne les défis que posent la famille, la société, l'école, aux enfants d'aujourd'hui. Ce questionnement se fait dans le cadre d'une théologie pratique qui privilégie la recherche-action afin de mieux cerner les besoins des enfants de nos sociétés occidentales.

Citation prise dans Emilianos Timiadis, *La croissance spirituelle de l'enfant*. Paris, Saint-Paul, 1989, p. 45.

AUGUSTIN, *Confessions*. tome 1, Paris, Les belles lettres, 1950, p. 10.

Voir la Somme théologique I A, q. 99, 100, 101; II A, q. 10, 12; III A, q. 52, 68, 69.

Saint Jean CHRYSOSTOME, *Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants*. (S.C. 188), Paris, Cerf, 1972, p. 113.

PAUL VI, *Documents pontificaux de Paul VI*, XVII<sup>e</sup> volume, 1978, Saint-Maurice (Suisse), Saint-Augustin, 1980, p. 350.

PAUL VI, *L'évangélisation dans le monde moderne*. Montréal, Fides, 1977, p. 77.

L'enfant, selon l'article 1 de la Convention de l'ONU sur les droits de l'enfant (1989), est tout être humain jusqu'à l'âge de 18 ans, sauf si la législation nationale accorde la majorité avant cet âge. Par contre, l'article 38 stipule qu'aucun enfant de moins de 15 ans ne doit participer aux hostilités dans les conflits armés, ni être enrôlé dans les forces armées.

Marcel Clark, Martin Paquet et Gilles Monette abordent cette problématique dans leur mémoire de maîtrise *Etude exploratoire d'une théologie biblique de l'enfant*, 98 pages, déposé à l'Institut de pastorale de l'Université Saint-Paul à l'automne 1990, mémoire dont nous étions le directeur de recherche.

Voir ces ouvrages de références indispensables qui comportent des chapitres sur l'enfance; utiliser les index et les tables: Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée*. (5 tomes), Paris, Seuil, 1985-1987. A. Burguière, C. Klapish-Zuber, M. Segalen, F. Zonabend, *Histoire de la famille*. (3 tomes), Paris, Armand Colin, 1986.

CHOURAQUI, André *La vie quotidienne des hommes de la Bible*. Paris, Hachette, 1978, p. 160-161.

BADINTER, Elisabeth, L'un est l'autre. Paris, France Loisirs, 1986, p. 107.

GRATTON-BOUCHER, Marie, "Dieu et le système patriarcal: mariage indissoluble ou mésalliance"? dans Parabole, août-septembre 1991, p. 5. Pour une réflexion critique du patriarcat, qui passe par une histoire exhaustive des rapports entre les sexes et non seulement par une histoire dominante, celle des hommes, voir Histoire des femmes sous la direction de Georges Duby et de Michelle Perro. Deux volumes sur cinq sont parus: L'Antiquité (479 p.) et le Moyen Age (476 p.), Paris, Plon, 1991. On note, entre autres, que la femme, à cause surtout du droit romain, n'a aucun pouvoir sur ses enfants. Après cette impressionnante collection sur l'histoire des femmes, à quand une histoire des enfants?

En collaboration, Violence en héritage. Assemblée des évêques du Québec, 1989, p. 26. La réflexion pastorale du Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec, explique la violence faite aux femmes comme une conséquence du patriarcat. Les enfants sont les grands perdants de ces situations de violence: "Le garçon ayant subi la violence physique dans son enfance risque de devenir un adulte violent dans 61.7% des cas" (p. 22).

Ibid., p. 64.

ARIES, Philippe, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime. (Points, H 20). Paris, Seuil, 1975, p. 311.

Voir Histoire des pères et de la paternité, Paris, Larousse, 1990, sous la direction de Jean Delumeau et Daniel Roche. Les exemples historiques ne manquent pas dans cet ouvrage où le père, le pater familias, avait un pouvoir semblable au roi, ayant droit de vie et de mort sur son enfant.

PETITCLERC, Jean-Marie, Respecter l'enfant. Réflexion sur les droits de l'enfant. Paris, Salvator, 1989, p. 35.

GRUSON, Philippe, "L'enfant dans la Bible", dans Les dossiers de la Bible, 30, 1989, p. 2.

PERES, Jacques-Noël, "Le quatrième commandement, de la gratitude à l'action de grâces", dans Positions luthériennes, 19, 1986, p. 208.

LEGASSE, Simon, Jésus et l'enfant; "enfants, "petits" et "simples" dans la tradition synoptique. Paris, Gabalda, 1969, p. 335. Ce livre d'exégèse est le seul d'envergure sur les enfants dans la tradition synoptique. Dépassant ce thème de l'enfant, Légasse montre, à

l'aide de la critique littéraire, qu'il ne faut pas confondre les catégories d'enfants, de petits et de simples. Compte tenu des limites de cet article, nous n'entrerons pas dans les détails exégétiques, comme la transposition de certains épisodes mettant en scène les enfants, et des logia qui les concernent, au service de la parénèse chrétienne primitive, ce qui fait que la parenté des vocables utilisés ont eu à l'origine des traditions bien distinctes. (voir, entre autres, pp. 51-119).

LEGASSE, Simon, Jésus et l'enfant... p. 331.

GIBLET, J., "L'enfant dans le monde du Nouveau Testament", dans La foi et le temps, 9, 1979, p. 447.

LEGASSE, Simon, Jésus et l'enfant... p. 323.

Ibid., p. 341.

BALTHASAR, Hans Urs von, La gloire et la croix, tome 1. Paris, Aubier, 1965, p. 102.

LEON-DUFOUR, Xavier, Dictionnaire du Nouveau Testament. Paris, Seuil, 1975, p. 226.

RAHNER, Karl, "Pour une théologie de l'enfance", dans L'Anneau d'or, 120, 1964, p. 431.

CHRYSOSTOME, Saint Jean, Huit catéchèses baptismales inédites. (S.C. 50), Paris, Cerf, 1957, p. 154.

Sur la formation chrétienne donnée par le couple à l'enfant, selon les stades de son développement, voir notre article, Vie familiale et vie théologique, Eglise et Théologie, 1989, 20, p. 305-331; voir aussi le chapitre 5, vie de foi et ouverture sur le monde, de notre livre Les défis du jeune couple. Paris, Le Sarmant Fayard, 1991, p. 141-174.

HERMANS, Johannes, "Possibilités et limites d'un nouveau phénomène liturgique", dans Communio, X, 2, 1985, p. 48.

Paul VI, Documents pontificaux de Paul VI, 1965, III... p. 163.

GARONNE, Gabriel-Marie, Qu'est-ce que Dieu? Paris, Desclée, 1969, p. 104.

Concile oecuménique Vatican II, Paris, Centurion, 1967, p. 513.

LELIEVRE, Thierry, "Faut-il être un grand pour être un saint"? dans

Communio, X, 2, 1985, pp. 90-91. Voir aussi la thèse de droit canon de Lelièvre Les jeunes peuvent-ils être canonisés? Paris, Téqui, 1984.

KUNG, Hans, Une théologie pour le 3<sup>e</sup> millénaire. Paris, Seuil, 1989, p. 253.

Ibid., p. 234.

IRENEE, Saint, Contre les hérésies II. (S.C. 294), Paris, Cerf, 1984, p. 217.

GUILLEVIC, Eugène, Art poétique. Paris, Gallimard, 1989, p. 178.

GUARDINI, Romano Guardini, Les âges de la vie. (Foi vivante, 174), Paris, Cerf, 1976, p. 41.

BERGER, W., et VAN DER LAUS, J., "Étapes et durée de la maturation de l'acte humain et de l'acte de foi", dans Concilium, 142, 1979, p. 57.

MARTY, François, "L'enfant a des droits", dans La documentation catholique, 1759, 4 mars 1979, p. 232-234.

C'est ce que suggèrent admirablement bien Mannick et Jo Akepsimas dans leur album de chansons, Comme un câlin. Eveil des petits à la foi, K 595, SM 37, 1989.

GAUTHIER, Jacques, Les défis du jeune couple. Paris, Le Sarment Fayard, 1991, pp. 166-167.

GIBRAN, Khalil, Le prophète. Montréal, de Mortagne, 1983, p. 92.

Voir le livre de Karl Kerényi, écrit en collaboration avec Carl Gustav Jung, Introduction à l'essence de la Mythologie, Paris, Payot, 1951, où il y a un développement intéressant sur l'archétype de l'enfance par Jung.

LA TOUR DU PIN, de Patrice, Une Somme de poésie II. Paris, Gallimard, 1982, p. 229. Pour connaître plus en détail la vie et l'oeuvre du poète, (le Jeu de l'homme en lui-même (Gallimard 1981), le Jeu de l'homme devant les autres (Gallimard 1982), le Jeu de l'homme devant Dieu (Gallimard 1983), nous renvoyons le lecteur à notre portrait spirituel, Patrice de La Tour du Pin, quêteur du Dieu de joie. Paris-Montréal, Médiaspaul-Paulines, 1987, 192 p. Pour une étude théologique de cette oeuvre, voir notre thèse de doctorat La théopoésie de Patrice de La Tour du Pin, Montréal-Paris, Bellarmin-Cerf, 1989, 250 p.

NELLIGAN, Emile, Poésies complètes. Montréal, Fides, 1967, p. 55.



BACHELARD, Gaston, *La poétique de la rêverie*. Paris, P.U.F., 1984, p. 107.

VALLET, François, *L'image de l'enfant au cinéma*. (Coll. 7è Art, 93) Paris, Cerf, 1991, p. 11.

MEYER, Jean-Marie, "L'éducateur de ses parents", dans *Communio*, X, 2, 1985, p. 117.

GIRARD, Yves, *Solitude graciée*. Lac Beauport, Anne Sigier, 1981, p. 17.

DEMERS, Dominique, "Les enfants battus", dans *L'Actualité*, octobre 1987, p. 72.

CAUCHON, Paul, "L'endémique pauvreté des jeunes", *Le Devoir*, 1er mai 1991, p. B 2.

METHOT, Eve, "La révolte d'un prof. (Entrevue avec Albert Jacquard)", dans *Châtelaine*, Septembre 1991, p. 128.

JOSSUA, Jean-Pierre, *Le Dieu de la foi chrétienne*. (Coll. Bref, 23), Paris et Montréal, Cerf et Fides, 1989, p. 81.

Pour mieux connaître l'expérience de la foi de ce théologien qui cherche un dialogue avec la culture et la tradition, voir Michel Simard, "Vers une théologie littéraire: Jean-Pierre Jossua et le chemin de la théologie", dans *Approches*, 16, janvier 1990, pp. 27-41.

GESHE, Adolphe, "Le salut, pour quoi faire?", dans *La Foi et le Temps*, vol. 16, 1986, p. 388.

PETITCLERC, Jean-Marie, *Respecter l'enfant*. Mulhouse, Salvator, 1989, p. 52.

DECOIN, Didier, *Il fait Dieu*. (Presses Pocket, 1836), Paris, Julliard, 1979, p. 58.

x≈{·|●ÉÑ5x≈{·|●ÉÑ5







◊  
-  
.  
Ö  
Ü  
-  
~  
sÄ  
„%67éèèèè.....ò.....  
.....Ï.....Ê.!^^ ~!^%!^  
^^!^

Y RecensioncitStandard,Recensiontitre  
sous-titre titre 2Standard, Recension  
Seattle 10s.t.1cit.notes2,dtë@@ÄÄÄÄÄ  
ÄÄÄÄ

ÄËÜÜú!8 @Üú!8 @₁  
^D  
~  
~  
~  
~  
~  
~  
~  
~  
~  
b  
"b

,x`ä`ä`ä`ü!8 @4`` ‡#  
†p  
@†∞ÄP T#P4` ` ‡#  
†p  
@†∞ÄP T#P5` ` -‡#  
†p  
@†∞ÄP T#P  
`RA

S  
xÛ^ ffff  
^md ≤  
Ú

μ · øx' K!~)~2ª:úAòHfIPnVO[HacøeΣmUpís  
tywâzô{Ö|ΔÄÑÑêÖâfiè     ìßñ†ò·úó°ySú¶ë@ÿ≠†Ø£≤'ðÎΩƒf◊»~”ÿ≤≥¥μðΣΠπΩæø¬/f≈-÷◊ÿ  
%ÈÖ◊0”...=?.?].|.}.ç.”.≤.≥.¥.μ.ƒ.≈.Δ.Ã.œ.-.-.“.◊.,.,.Ê.Á.Ë.È.Ó.~.~.~.~.“//  
/////////(/)/\*/+/,/-/2/=/>/?/@/Å/F/Q/R,~@Së≤≥¥ðΣΠø√f◊◊.≥.Û.œ.œ.-.  
%.Á.Ê.Á.°/////////\*/+/?`´ÚÚÏÏÈÏÏÏÏÏ,,Ï,,ÏÏ<<<<<◊◊ÈÏ◊ÏÏ!^!^!^!^h!^  
dansent: gratuité du salut, modèle pour les croyants, signed'ants au  
paradis, c'est-à-dire entre autres à Jean Chrysostome,oits de l'enfantes  
croyants. La grâce n'attendsaint  
"" dans 20, 1989, ppoésie



